

L'ENTRETIEN DU MOIS

DÈS LA PRÉHISTOIRE, LA BRETAGNE ÉTAIT DÉJÀ UN CARREFOUR INTERNATIONAL...

- **Journaliste et historien : regards croisés sur la Bretagne d'hier et d'aujourd'hui...**
- **« En France, le régionalisme est réduit à des aspects caricaturaux... »**
- **« La perte de la langue bretonne a créé un choc psychologique dont beaucoup ont pâti... »**
- **« Il existe un mystère du régionalisme breton »**
 - **« Nous pesons assez efficacement à Paris, mais pas assez à Bruxelles... »**
 - **« Coop Breizh : bientôt 60 ans au service de la culture bretonne... »**
 - **Le festival du livre à Carhaix : « une convivialité unique... »**

Un entretien avec
Erwan CHARTIER,
Journaliste et Historien,
Directeur de Coop Breizh...



« Il existe à Carhaix et dans ce Centre-Bretagne une vie – notamment politique – assez intéressante, riche, passionnée... et on ne s'y ennue jamais en tant que journaliste. »

J'avais travaillé auparavant en rédaction « locale » à Guingamp, où la vie politique est assez clivée, mais à Carhaix sa vitalité est étonnante !

Mais si les relations sont parfois un peu trop conflictuelles, le débat permet aussi d'avancer... », nous a confié M. Erwan Chartier.

Ce jeune quadragénaire cache une personnalité et un parcours riches sous des abords sans prétention, une discrète simplicité, en Breton de cœur et par nature, qui se refuse à « monter sur ses sabots »...

Historien, journaliste, auteur d'ouvrages divers sur la Bretagne, il est un fin connaisseur du « Vieux pays de ses pères », capable de porter sur son présent et sur son passé les regards croisés de ses diverses spécialités.

Ce passionné d'archéologie – entre autres – est aussi un homme de terrain, d'investigation, qui aime fouiller la matière étudiée au-delà des strates superficielles, et sait allier le cœur et la raison : la rigueur de l'approche scientifique ou journalistique

et la ferveur de l'amateur au sens premier du terme.

Aujourd'hui à la tête de Coop Breizh, fleuron de l'édition régionale issu du militantisme breton – et résolument implantée à Spézet, en Kreiz-Breizh – Erwan Chartier creuse un sillon de plus en plus visible et reconnu dans le paysage d'une Bretagne culturelle féconde, à la manière du paysan d'antan : à force de labeur patient et sérieux.

Voici une interview où la sobriété des mots révèle qu'ils sont pesés et mûris, et invite à poursuivre les réflexions comme autant de pistes ouvertes à la pensée, voire la méditation...

■ **Voudriez-vous vous présenter brièvement ?**

« Je suis guingampais d'origine. Les racines familiales sont trégorroises du côté de mon père, et de St-Malo du côté de ma mère. »

« J'ai étudié à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, dont je suis diplômé. Par la suite, j'ai fait un Master en journalisme à l'I.E.P. de Rennes, et un doctorat en études celtiques – avec une thèse sur l'interceltisme – parallèlement à l'exercice de mon métier de journaliste, puisque j'ai travaillé pendant douze ans au magazine ArMen, après avoir été au Poher-Hebdo, en 1999. »

« J'ai aussi écrit quelques ouvrages, et en 2012, j'ai eu la possibilité de postuler à la direction de Coop Breizh : un métier de l'édition à la fois assez différent du journalisme, mais complémentaire, et une matière que je connaissais déjà un peu. Le challenge m'a bien plu... »

« Ma femme est originaire de Spézet, et travaille aussi à Coop Breizh. Nous avons quatre garçons. »

« Mes passe-temps sont la marche et... la lecture ! »

■ **Comment le journaliste en est-il venu à s'intéresser à l'histoire et à l'archéologie, au point de les pratiquer assidûment... même si, selon la célèbre formule, « le journalisme mène à tout » ?**

« Enfant, j'ai beaucoup été élevé par ma grand' tante maternelle, qui était passionnée d'histoire. J'ai donc été très tôt au contact de l'histoire, qui m'a toujours plu. Elle a nourri mon imaginaire enfantin. »

« Puis j'ai continué à m'y intéresser, par mes études et en participant bénévolement à des chantiers de fouilles archéologiques, l'été. »

« J'ai, par exemple, beaucoup fouillé à Paule, sur le site gaulois... »

« Je me suis orienté vers le journalisme parce que s'ouvrait pour moi une opportunité professionnelle en ce domaine. Mais en travaillant pour la revue ArMen – et pour le Télégramme également – j'ai eu la chance de pouvoir traiter beaucoup de sujets historiques, et de lancer une rubrique « archéologie » dans ArMen, sur les chantiers de fouilles qui existaient en Bretagne, en restant donc en contact avec les chercheurs... »

■ **Quels liens ou solution de continuité réunissent en vous ces pôles d'intérêts et passions que sont l'archéologie, l'histoire, l'enseignement, le journalisme, et désormais l'édition ?**

« Je donne effectivement une vingtaine d'heures de cours à l'Université de Rennes II, en histoire des pays celtiques et histoire de Bretagne... »

« Ce sont des domaines relativement voisins, et donc assez faciles à relier entre eux. Les passerelles existent ! »

■ **Comment vivez-vous toutes ces « vies » et parvenez-vous à en maîtriser les exigences d'emploi du temps, et autres ?**

« C'est vrai que les semaines commencent à être bien occupées !... »

Mais l'on parvient à gérer cela, en s'organisant bien. »

■ **Parmi toutes vos expériences sur les chantiers de fouilles archéologiques et sur les chemins des châteaux forts bretons, lesquelles ont été pour vous les plus marquantes ?**

« Deux principalement : le chantier du Guildo, dans un château fort situé sur l'Arguenon dans la région de St-Malo, et celui de Paule en Centre-Bretagne. Quand j'y ai fouillé, dans les années 90, l'on était encore dans le contexte de ce que l'on pensait être une grande propriété aristocratique gauloise, avant de se rendre compte de ce qu'il s'agissait d'une véritable petite ville... »

Comme l'on était devant des architectures de terre et de bois, datant d'avant l'époque romaine, on pensait dans les années 1980-90 qu'il s'agissait d'une civilisation assez fruste. Puis, on s'est aperçu que l'architecture était au contraire complexe, certes avec des matériaux moins durables que la pierre, mais avec des techniques complexes, des phénomènes artistiques... »

J'étais sur le site quand la deuxième statuette a été découverte. »

■ **Que ressent-on quand sort de terre une pièce archéologique d'une telle rareté ?**

« Beaucoup d'émotion !... Mais c'est aussi le cas quand on prend en main des objets plus communs, comme un banal tesson de poterie... »

J'ai fouillé en Auvergne avant de le faire en Bretagne, et je me souviens de ressentir cette émotion en touchant un banal tesson – ou autre chose – sur lequel on voyait les empreintes de doigt de la personne qui avait façonné l'objet plusieurs millénaires auparavant.

C'est quelque chose que des gens ont travaillé, un objet qui leur a appartenu, et c'est une trace de leur vie que l'on exhume. »

■ **Que pensez-vous de la mise en valeur – ou de son absence – des vestiges archéologiques à Carhaix ?**

« L'on est là sur l'époque romaine essentiellement, donc sur des schémas un peu monotones... »

Les aménagements qui vont être réalisés sur le terrain Le Manach sont importants pour Carhaix. Mais ce sont toujours des opérations longues et coûteuses. Il ne faut pas être impatient.

Nous pouvons aussi disposer aujourd'hui de la restitution informatique, ce qui n'existait pas il y a seulement dix ou quinze ans, et qui donne aux visiteurs de nouveaux aperçus... »

Les techniques évoluent aussi, et les chercheurs des générations futures auront des découvertes à faire, raison de plus pour ne pas trop s'impatienter.

Mais pour le Centre-Bretagne, c'est vrai, la mise en valeur de sites comme la réserve archéologique ou la carrière de Locuon – et d'autres lieux archéologiques – est un bon atout. »

■ **Est-il des sites que vous aimeriez fouiller, des découvertes que vous rêveriez de faire, des investigations historiques à réaliser... ?**

« Il y a de très beaux sites un peu partout. Je n'ai pas fouillé sur celui de Mez Notariou à Ouessant, mais j'ai beaucoup échangé avec son responsable... »

Je trouve ce site extraordinaire. Il prouve – et je pense qu'il est important de le signaler – que dès la préhistoire, la Bretagne était déjà dans les grands flux internationaux : des

gens y venaient de partout, et des gens d'ici voyageaient au loin.

Je trouve intéressante cette réalité d'une Bretagne à la fois péninsule, et au cœur du monde ; à la fois extrémité de la terre, du monde, et début du monde... »

■ **Depuis 2012, vous dirigez Coop Breizh... Qu'est-ce qui vous a attiré dans cette aventure de l'édition ?**

« Beaucoup de choses : son histoire au service de la culture bretonne depuis plus de 50 ans – puisqu'on approche plutôt des 60 ans ! »

Une entreprise collective. La notion d'économie sociale et solidaire est à la mode, mais quand une structure de ce type fonctionne depuis plusieurs décennies, c'est intéressant ; en tous cas j'y suis sensible... »

Le challenge d'une entreprise culturelle, qui est toujours une aventure. On crée de la culture, ou du moins on la diffuse... »

C'est une entreprise qui a du sens, et c'est ce que j'ai apprécié en venant y travailler. »

■ **Voudriez-vous retracer, à grands traits, « l'épopée » de cette remarquable réussite qu'est la Coop Breizh depuis bientôt 60 ans ?**

« Elle naît dans les années 1950, à la suite de la création de la fédération Kendalc'h des cercles celtiques – « Kendalc'h » qui signifie en breton « persévérer », « s'accrocher »... »

Il y avait à l'époque un grand enjeu. On était à la fin de la société rurale traditionnelle avec, dans l'après-guerre, une modernisation dont on pressentait qu'elle allait être rapide... »

Il y avait donc urgence à préserver ou à maintenir dans cette société bretonne divers aspects intéressants de sa riche culture.

Coop Breizh naît alors d'un constat : cette culture ne dispose pas de structures de diffusion.

C'est donc à l'origine un homme – Robert Le Grand – qui commence de manière associative et bénévole, à vendre des livres avec un stand, dans les fêtes, les festivals, presque en pèlerin. C'est la première période, qui accompagne le « revival » breton dans les années 1960... »

Au début des années 70 commence une deuxième phase historique, quand Yann Goasdoué, Breton de Marseille, vient s'installer au Manoir de Menez Kamm pour le transformer en centre de culture bretonne.

Il s'aperçoit très vite que c'est difficile sur le plan financier, et en relation avec Robert Le Grand, il commence à tenir sur place un stand de livres et de disques. Puis sa formation de commercial l'amène à monter une structure commerciale de diffusion. C'est l'époque des Stivell, Servat, Glenmor, Youenn Gwernig... et de toute une effervescence bretonne, qu'il accompagne en la diffusant.

Enfin, une troisième phase débute à la fin des années 70 – début 80, où cette effervescence culturelle baisse un peu, mais où Y. Goasdoué professionnalise la structure, et en fait ce qu'elle est aujourd'hui ; avec dans les années 90 l'ajout de la dimension de l'édition à celle de la diffusion, puisque aujourd'hui Coop Breizh est diffuseur et éditeur de livres et disques... »

■ **Et pourriez-vous nous donner une « photographie » ou un panorama général de ce que représente aujourd'hui son activité ?**

« Nous sommes 28 salariés, bientôt 29. Nous avons 4 grands secteurs d'activité. Notre premier métier est donc la diffusion : nous produisons 4 ou 5 disques par an, mais sommes diffuseurs de nombreux artistes : 120 à 150 disques diffusés par an... et quelques DVD. »

Le livre est notre deuxième domaine : en tant qu'éditeur avec une quarantaine de titres généraux par an, et une vingtaine de titres destinés à la jeunesse sous le label Beluga.

Et en tant que diffuseur, pour une cinquantaine d'éditeurs de tailles variables : certains éditent 2 ou 3 titres par an, de manière très associative, d'autres – comme Skol Vreiz – sont de gros éditeurs.

Nous avons quatre commerciaux et plus de 400 points de vente sur la Bretagne historique. La maison Eyrolles nous diffuse sur l'ensemble du territoire français, en Suisse et en Belgique...

Nous avons aussi divers produits vendus via le site Internet, et des boutiques, à Lorient et bientôt à Quimper, un secteur qui va probablement se développer.

■ **Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis « l'époque héroïque » des tout débuts... que reste-t-il aujourd'hui de l'esprit pionnier d'alors ?**

« Coop Breizh n'est peut-être pas en soi une entreprise militante, mais elle est en contact avec le monde militant breton – dans toute sa diversité ! – et avec l'ensemble de la Bretagne. Cela exige une sensibilité à cette matière bretonne. Nous ne sommes pas que des professionnels du livre qui ne connaîtraient pas le fond. Celui-ci nous intéresse, et je dirais tout en restant modeste à ce sujet, qu'il nous faut bien maîtriser ce fond, tout en étant aussi très professionnels à l'échelle de l'édition et du disque, ce qui implique parfois d'avoir des intervenants très extérieurs aux questions bretonnes.

La dimension militante s'exprime dans la volonté de diffuser la culture bretonne dans sa diversité et dans toutes ses expressions : de la recherche en sciences humaines à la littérature générale, en passant par la littérature « jeunesse »... accompagner les créateurs et auteurs en Bretagne, leur assurer des débouchés, aider à monter en qualité... »

■ **Et qu'en est-il de l'esprit coopératif de ce qui s'appelle toujours Coop Breizh ?**

« Coop Breizh est une SARL à vocation coopérative.

Tous les salariés sont actionnaires, sur le principe d'un actionnaire/une voix. Nous pratiquons l'intéressement aux résultats de l'entreprise...

Cela donne un esprit et des rapports de travail différents. »

■ **Les lecteurs des ouvrages de Coop Breizh ont-ils, dans leur majorité, des points communs ? Ont-ils des racines revendiquées ou plus encore un idéal et des buts semblables ?**

« Le lectorat est très large. Et nous n'avons pas d'études précises sur sa composition.

Cela étant, on peut voir trois lectorats : celui qui achète tout ce qui s'écrit sur la Bretagne, lectorat militant de quelques milliers de personnes. Celui qui, étant breton au sens large, aime trouver dans sa librairie tel ou tel ouvrage qui l'intéresse. Et un troisième lectorat, constitué de touristes ou de gens d'ailleurs qui s'intéressent à la matière bretonne... »

■ **Votre maison d'édition est actuellement au nombre des trois principales de l'ouest, aux côtés des Editions Ouest-France et des Presses Universitaires de Rennes... Comment expliquez-vous cette réussite, dans la durée ?**

« Notre atout est d'être diffuseurs, de rester en contact permanent avec nos commerciaux comme avec nos « diffusés ».

Coop Breizh s'est aussi bâtie sur un vaste catalogue, sur une crédibilité... Nous avons encore des efforts à faire en médiatisation, pour nous faire mieux connaître, et nous cherchons à développer certains créneaux, comme l'offre sur l'histoire de la Bretagne... Cela correspond à une demande du lectorat, les Bretons étant souvent passionnés par leur histoire.

Nous nous efforçons également de publier cinq à dix romans par an, avec des auteurs déjà installés comme avec des jeunes auteurs, ce qui est un pari. Mais il est plus difficile en ce domaine de rivaliser avec les grosses maisons parisiennes. »

■ **Être implanté à Spézet, en Centre-Bretagne, plutôt qu'à Rennes, Brest, Quimper ou Nantes, n'est-ce pas un problème ?**

« Il serait plus facile d'être au cœur de Rennes, de Quimper... Mais c'est un choix militant, de participer à la vie de ce territoire du Centre-Bretagne, et cela représente aussi un atout par certains aspects : être au centre permet de rayonner plus facilement. »

■ **L'avènement et le développement « foudroyant » du numérique dans ses multiples dimensions et applications vous semblent-ils devoir marquer l'arrêt de mort du livre, comme on l'entend dire de plus en plus ?**

« Je pense qu'une évolution va se poursuivre mais que le livre garde un avenir. La télévision n'a pas tué le cinéma. Internet n'a pas tué la télévision... Ce sont des moyens de communication qui se rajoutent. Depuis deux ou trois ans, la crise économique pèse beaucoup plus sur l'édition que la concurrence du numérique. L'on assiste à une nette contraction de l'économie culturelle, ce qui implique d'être prudent dans les choix d'édition. Les libraires souffrent particulièrement.

Mais le livre est un objet technologique qui a cinq siècles d'existence. Dans un beau livre, tout est étudié : on ne choisit pas n'importe quel caractère d'imprimerie, l'emplacement des doigts est étudié pour le confort du lecteur...

Le livre va continuer d'exister, à côté du numérique. Je suis un peu plus sceptique sur le livre numérique : lire un roman de 200 ou 300 pages sur écran est loin d'être aussi confortable... »

■ **De quels armes et créneaux dispose l'édition « papier » pour lutter contre l'invasion du numérique ?**

« Cela dépend du secteur : le beau livre, précisément, va continuer, parce que les gens apprécient aussi en lui l'objet. Il faut donc se concentrer sur sa qualité, son agrément... »

Sur Internet, la matière est souvent brute, l'information massive et peu travaillée, peu structurée. Un livre est un objet travaillé : il y a l'écriture, la relecture, la correction, le choix de l'illustration, l'agrément, la maquette...

Peut-être faut-il en faire moins, mais mieux ? »

■ **La presse écrite pâtit des mêmes difficultés que le livre... Le journaliste que vous êtes est-il pessimiste sur son avenir ou espère-t-il un certain retour du balancier vers un point d'équilibre ?**

« Elle est en bien plus mauvaise posture face à Internet que le livre. La presse magazine s'en tire mieux que les quotidiens, et là encore l'aspect « objet » du magazine joue en sa faveur, mais je suis moins optimiste pour la presse « papier » que pour le livre.

Le problème pour la presse écrite est de pouvoir continuer à payer ses journalistes pour réaliser un travail d'information de qualité, ce que ne fait généralement pas Internet. Je pense que l'information sur Internet devra passer par ce stade. La publicité ne pourra pas être la seule solution...

Nous sommes dans une période de transition, qui met en grave danger la presse quotidienne « papier ». L'évolution va certainement être rapide dans les années à venir. »

■ **Le métier de journaliste est lui-même en profonde mutation. Quelles sont à vos yeux ses permanences, et quelles évolutions notez-vous ?**

« Les fondamentaux du métier demeurent les mêmes : l'enquête, aller chercher l'information, la vérifier, la

restituer... Ce qui change, ce sont les supports, et la difficulté à rémunérer cette information de qualité.

Quand j'ai commencé dans le journalisme, les communicants allaient se former aux techniques du journalisme ; aujourd'hui, ce sont les journalistes qui vont se former aux méthodes des communicants !

Mais il y aura toujours besoin de gens qui iront chercher l'information, la décrypteront, la mettront en forme... Je ne suis pas inquiet sur cela, mais interrogatif sur les moyens pour le faire, dans un monde où l'immédiateté génère une information en flux tendu.

Mais Internet n'a que quinze ans. Il en est à ses tout débuts. Je pense qu'une éducation va se faire... »

■ ***Vous avez beaucoup étudié, enquêté, écrit sur le régionalisme, l'interceltisme, les mouvements bretons... Pourquoi cet intérêt ?***

« J'ai trouvé que le régionalisme était un domaine assez peu étudié, bien qu'on y rencontre une matière très riche si on se donne la peine de l'approfondir.

Ce sont des questions sous-traitées en France, même si nous les étudions en sciences-politiques parce qu'elles sont très présentes à l'échelle européenne. Mais en France, la centralisation politique, médiatique et intellectuelle les relègue à l'arrière-plan, et les réduit à des aspects souvent caricaturaux.

Je les ai donc étudiées avec beaucoup d'intérêt, et cela a débouché sur la rédaction d'un livre, puis d'un deuxième...

L'interceltisme, qui est un domaine un peu différent, m'a intéressé par ce qu'il révélait de l'histoire de la Bretagne, de ses connexions avec le monde extérieur. Il y a eu beaucoup d'échanges depuis deux siècles, et ce sont des constructions intellectuelles qui ont produit de la réalité, et notamment de la réalité humaine. »

■ ***La question des mouvements régionalistes, autonomistes et indépendantistes bretons suscite toujours beaucoup de débats, et de polémiques virulentes... Vous qui les avez étudiées en journaliste, quel regard portez-vous sur ces réalités ?***

« Ce sont des mots parfois galvaudés et assez peu compris. J'ai essayé de donner dans mes livres – ou ceux écrits en collaboration – des clés pour mieux les comprendre.

Il y a parfois des mouvements régionalistes qui ont du mal à communiquer auprès de la population, à être pédagogiques... Et des caricatures qui sont faites d'eux, alors qu'ils soulèvent des problèmes très légitimes : par exemple, les problématiques de l'organisation de l'Etat, de l'organisation des territoires, des pouvoirs de décision...

En tant que citoyen, je trouvais importantes les questions qu'ils posent, même si en tant que journaliste, on essaie d'avoir du recul et de donner la parole à tous les bords pour que chacun se fasse son idée. »

■ ***Quelle est votre approche personnelle du régionalisme ?***

« Je suis sensible à la culture bretonne et à la langue bretonne, que je parle, et que j'essaie de pratiquer le plus possible, même si elle est en situation difficile dans la société.

Cette culture – ou ces cultures car elles sont diverses – sont importantes et peuvent apporter beaucoup aux gens. On sait que la perte de la langue en Bretagne, des années 30 aux années 60, a créé des fragilités psychologiques. On prend souvent l'exemple, cité par les psychiatres, de la perte des mots de la tendresse maternelle quand les mères se sont mises à parler à leurs enfants dans une langue – le français – qu'elles ne maîtrisaient pas très bien... Il y a eu un choc psychologique. Et des fragilités psychologiques,

qui se sont traduites en taux de suicide et d'alcoolisme plus élevés qu'ailleurs, sont en partie explicables par cela.

La culture bretonne a un rôle dans le bien-être de la population, et aussi un rôle intégrateur pour des gens qui, venant de l'extérieur, se passionnent pour elle. C'est une culture qui a été ouverte pendant des millénaires, et qui le reste.

Enfin, sur un plan politique, je suis sensible à ce que les pouvoirs de décision restent proches des citoyens. Le principe de subsidiarité me paraît essentiel dans la construction européenne aujourd'hui.

Etudier ces phénomènes régionalistes, c'est aussi étudier le nationalisme des Etats, et donc d'être critique face à certaines réalités en ce domaine... »

■ ***Le renouveau de la culture bretonne, la volonté de sauver la langue bretonne, les manifestations multiples... vous paraissent-ils être les signes d'une prise de conscience profonde et durable, ou une mode d'un moment ?***

« Je pense qu'il y a là des choses profondes et durables, ce qui n'exclut pas des formes nouvelles. Ce mouvement est toujours un peu cyclique, mais il me paraît être suffisamment solide pour évoluer sur le long terme.

On constate aussi chez les Bretons – au-delà des mouvements régionalistes – une faculté à transcender les clivages politiques pour se fédérer sur des projets communs. C'est vrai chez beaucoup d'élus des partis politiques traditionnels, qui ont la volonté de faire progresser leur pays...

Et c'est un héritage de la sociologie politique bretonne, qui a toujours été dans une certaine modération et dans le concret. Cela aussi me paraît durable. »

■ ***Observez-vous une spécificité ou des particularismes du régionalisme breton ?***

« Oui, je l'ai perçu pour avoir vécu en Provence, en Corse... Les formes de régionalisme et les pratiques politiques diffèrent.

Une première caractéristique du régionalisme breton est d'être marqué par une identité revendiquée mais assez peu politisée. Il existe un mystère du régionalisme breton, qui a bien réussi culturellement, mais peu politiquement, pour diverses raisons...

Sans caricaturer ni généraliser, on voit un esprit breton à la fois assez travailleur et un peu rebelle, réfractaire, et qui s'explique par l'histoire, la géographie, la sociologie...

Une deuxième particularité du régionalisme breton, c'est son ouverture, contrairement à d'autres mouvements similaires. Elle s'explique en grande partie par ce qui s'est passé dans les années 30 et 40, où des nationalistes ont collaboré et se sont rapprochés de l'extrême-droite, ce qui a créé des « anticorps » pour les générations d'après.

Troisièmement, le régionalisme breton est peu basé sur l'économie, contrairement à d'autres régionalismes d'Europe qui ont le vent en poupe, et pour lesquels l'aspect économique joue un rôle important, à côté des aspects socio-historiques, en Flandre, au Pays Basque, en Ecosse... »

■ ***Pensez-vous qu'il soit possible de concilier la fidélité à son pays, à sa culture, à sa vocation, et l'ouverture aux autres peuples et aux projets communs ?***

« Oui ! J'ai été passionné par l'étude du principal ouvrage du journaliste Morvan Lebesque, intitulé « Comment peut-on être breton ? », avec le sous-titre : « Essai sur la démocratie française »...

Je pense que la Bretagne peut être un laboratoire d'idées et d'expériences pour l'ensemble de la démocratie française, pour l'organisation étatique. Les Bretons ont quelque

chose à apporter dans ce débat. »

■ **Travaillant au carrefour de l'histoire et de l'actualité bretonnes, quelle Bretagne voyez-vous émerger aujourd'hui – ou souhaiteriez-vous voir émerger – des soubresauts de l'histoire et des méandres de l'actualité ? Quelle place pour la Bretagne dans l'Europe et dans le monde ?**

« Je vois émerger une Bretagne ouverte, affirmant tranquillement son identité, et créant de la richesse économique et culturelle avec cette identité.

La construction européenne est une chance pour la Bretagne, même si manquant de possibilités et de moyens propres, nous n'avons pas les leviers dont d'autres régions disposent à Bruxelles, en termes de lobbying... Nous pesons assez efficacement à Paris, mais pas assez à Bruxelles.

La mondialisation est une bonne chose. Si elle assure la possibilité d'échanges, comme la Bretagne en a eu à travers le monde dans son histoire : elle a été prospère quand elle a été insérée dans de grands flux internationaux. On peut penser aux 16^e et 17^e siècles avec le commerce des toiles, ou dans l'Antiquité avec les salaisons...

Mais on voit bien – avec ce qui se passe actuellement dans l'agroalimentaire – que la mondialisation peut avoir des effets très pervers. Si elle doit induire le « moins-disant » dans le domaine social, il y a problème. Mais la question est vaste, car il s'agit aussi d'un phénomène de « rattrapage » des pays émergents, avec lesquels il faut accepter de « partager le gâteau »... »

■ **L'avenir de la langue bretonne vous paraît-il assuré ?**

« Il y a des facteurs positifs, comme son développement dans les écoles bilingues, les écoles Diwan... De nouvelles générations vont la pratiquer, la faire évoluer, et il ne faut pas le craindre, car toute langue vivante évolue. Et ce n'est pas parce qu'existe une langue littéraire que n'existent pas à côté des langues parlées...

Le problème de la langue bretonne, comparée à la musique, c'est de ne pas avoir la même attractivité : c'est une langue assez difficile à apprendre. Et peut-être les milieux qui la pratiquent manquent-ils de convivialité. Cela rend le breton un peu « excluant »...

Or, il y a déjà à surmonter le décalage créé par les générations manquantes : il n'est pas facile pour un jeune bretonnant urbain de 15-20 ans de pratiquer le breton avec des ruraux de 70 à 90 ans, pour être schématique.

Nous sommes dans une période de transition, et le principal défi du breton est de gagner en convivialité et en attractivité. »

■ **Qu'est-ce qu'être breton aujourd'hui ?**

« Il y aurait beaucoup de réponses à donner. Mais j'aime la définition de Ronan Le Coadic : c'est le « droit du cœur », plus que celui du sang ou du sol. C'est aimer ce pays, de diverses manières, et s'y sentir bien. Est breton qui veut. »

■ **Dans une dizaine de jours se tiendra à nouveau à Carhaix le Festival du Livre... Quelles sont à votre avis les raisons de son succès, qui perdure d'année en année ?**

« C'est une belle vitrine de l'édition et de la littérature en Bretagne.

Carhaix est central, ce qui permet de rencontrer les auteurs, et offre une belle sortie pour le week-end.

Les thématiques sont intéressantes ; l'ambiance est sympathique et conviviale, unique parmi les festivals du livre. »

■ **Que représente-t-il pour Coop Breizh ?**

« C'est l'occasion de rencontrer la base de notre lectorat et de présenter les livres de fin d'année. Nous sommes

proches, et c'est pour nous une chance d'avoir tout près un tel événement, sachant que nous sommes présents à St-Malo, à Lorient, à Guérande...

C'est vraiment une des manifestations les plus importantes pour nous, et pour toute la filière. »

■ **Quelles impressions vous avait laissées votre premier séjour à Carhaix, en tant que journaliste du Poher-Hebdo ?**

« C'était pour moi une découverte du pays, en profondeur, ce que j'ai beaucoup aimé.

Et on ne s'y ennueie jamais en tant que journaliste. Il existe à Carhaix et dans ce Centre-Bretagne une vie – notamment politique – assez intéressante, riche, passionnée...

J'avais travaillé auparavant en rédaction « locale » à Guingamp, où la vie politique est assez clivée, mais à Carhaix sa vitalité est étonnante !

Mais si les relations sont parfois un peu trop conflictuelles, le débat permet aussi d'avancer... »

■ **Quelle est votre relation personnelle au Centre-Bretagne, et votre regard sur cette contrée que vous connaissez bien ?**

« Je suis très attaché à ce Centre-Bretagne, dont ma femme est originaire, et dont je suis proche en tant que trégorrois !

J'aime ses paysages, le caractère de ses habitants, la chaleur des relations humaines entre ses habitants, que je trouve assez unique...

C'est un pays où je me sens bien. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)